IN MEMORIAM

I.

PIERRE POUTHIER

(1928-2001)

C'est avec une douloureuse stupeur que nous avons appris le décès de Pierre Pouthier, survenu le 16 août dernier. Sa disparition nous a frappé d'autant plus cruellement que, deux mois auparavant, nous l'avions encore vu participer, avec son dynamisme habituel, au Congrès de l'A.P.L.A.E.S. à Nancy, lui que nous connaissions non seulement comme collègue, mais aussi comme président et comme ami.

Né à Auxerre le 22 mars 1928, il avait été élève en classe préparatoire au lycée Louis-le-Grand, et était entré à l'E.N.S. de la rue d'Ulm en 1948. Agrégé des Lettres en 1952, il était devenu, après son service militaire, membre de l'École Française de Rome de 1953 à 1955. Il était revenu à l'E.N.S. comme agrégé répétiteur de 1955 à 1961. Ensuite il avait occupé un poste de maître-assistant de latin, d'abord à la Sorbonne de 1961 à 1962, puis à l'E.N.S. En 1963, il avait été nommé Secrétaire Général de cet établissement, et il l'était resté pendant près de dix ans, de façon exemplaire, et sans renoncer à son enseignement, qui était à la fois attrayant et rigoureux.

En 1972, il quitta Paris pour la province. Il s'installa à Limoges, et il apporta une contribution décisive au développement de la toute jeune université omnidisciplinaire de cette ville. Dès décembre 1973 il fut élu doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines, et il le resta jusqu'en décembre 1976. De janvier 1982 à novembre 1983, il exerça un second mandat. Loin de s'en tenir à ces charges déjà considérables, il devint vice-président de l'Université de janvier 1977 à janvier 1979, puis président de 1986 à 1991, le premier à être issu de la Faculté des Lettres. Son successeur ayant été frappé par une cruelle maladie, il assura encore l'intérim de la présidence en 1994, dans des circonstances difficiles. Intervenant inlassablement sur place et dans les instances supérieures, fort de son autorité souriante, il sut préserver ou réintroduire dans les débats le minimum de courtoisie et de sérénité indispensable à leur utilité, établir un équilibre entre les composantes, veiller aux intérêts de chacune d'elles, et conforter la place de l'Université dans la région. En dépit de la lourdeur de ces responsabilités, exercées à la satisfaction générale, il ne négligea pas la recherche : auteur d'articles solides et surtout d'une thèse magistrale, dirigée par Pierre Grimal, soutenue en 1976 et publiée en 1981, *Ops et la conception divine de l'abondance dans la religion romaine*, il fonda, avec Michel Nouhaud, puis dirigea le Centre de Recherches en Sciences de l'Antiquité de Limoges. Il ne négligea pas non plus l'enseignement : avec un dévouement sans faille, aussi lourdes qu'aient été les différentes tâches qui lui furent confiées, il ne demanda jamais la moindre décharge de service ; il continua même, chaque année, de faire cours sur deux auteurs d'agrégation.

Son rayonnement dépassa largement Limoges et le Limousin. Président de la Huitième Section du C.N.U. de 1988 à 1996, président aussi de l'A.P.L.A.E.S. de

1990 à 1992, président enfin de l'Association Guillaume Budé depuis 1995, il fut en outre, en dehors de ces mandats, maintes fois sollicité pour apporter son aide, comme conseiller ou comme médiateur, en des universités affrontées à de graves difficultés.

S'il a été appelé à exercer tant de responsabilités et s'il s'en est si bien acquitté, c'est qu'il savait toujours se montrer à la fois disponible pour écouter les uns et les autres, respectueux de la personnalité de chacun, désireux de comprendre avant de juger; c'est également que, aussi redoutables ou irritantes qu'aient été les menaces ou les singularités auxquelles il eut à faire face, il parvenait à garder une certaine sérénité, rappelant au besoin que « le pire n'est jamais certain »; c'est encore qu'il intervenait inlassablement, avec compétence, clairvoyance, discrétion et efficacité, pour encourager ses étudiants et les amener à tirer le meilleur parti d'eux-mêmes, pour défendre les personnes, quel que soit leur statut et leur discipline, pour obtenir le maintien ou la création des postes nécessaires, pour préserver, dans toute la mesure du possible, la place en notre temps de la Grèce et de la Rome antiques, pour promouvoir l'humanisme et pour servir l'intérêt général. Il savait que, si nous voulons assurer le rayonnement et l'avenir de nos études, nous devons, bien sûr, assurer une recherche et un enseignement dignes de ce nom, et en montrer les fruits à un public plus vaste que celui de quelques spécialistes, mais aussi que cela peut ne pas suffire : il était convaincu, et il tenait à faire reconnaître, qu'il est indispensable que plusieurs d'entre nous prennent la peine d'être présents dans les instances dont nous dépendons, là où s'élaborent les décisions.

Ce n'est pas qu'il n'ait vécu que dans et pour le travail : comme le préconisait Horace, il savait aussi faire les pauses nécessaires à tout équilibre, s'occuper de ses rosiers, promener son chien, partager un verre ou un bon repas, regarder autour de lui les lieux, les œuvres d'art et les hommes, dans leur présent et dans leur histoire, au point qu'il aurait pu faire un excellent guide pour quiconque aurait voulu visiter une région de France, quelle qu'elle soit, et que chaque année il partait avec sa femme à la découverte d'un nouveau pays, émerveillé notamment par l'Égypte, le Mexique et, tout dernièrement, l'Islande qu'il ne craignit pas de parcourir à pied jusque dans les endroits les plus méconnus.

Il apparaissait ainsi comme un sage qui, loin de se retirer dans une quelconque tour d'ivoire, ne cessait de faire preuve d'ouverture à la vie et de générosité, au service des personnes, de l'Université et de l'État. Entouré de l'estime et de l'admiration générale, il avait reçu une bien légitime reconnaissance publique, puisqu'il était commandeur des Palmes Académiques, officier du Mérite et chevalier de la Légion d'Honneur.

N'oublions pas l'exemple qu'il nous a donné, et ne manquons pas d'exprimer, avec force, notre reconnaissance à sa famille, tout particulièrement à sa femme qui, toujours souriante et accueillante, a su lui apporter, sans compter, une aide précieuse.

Claude RAMBAUX.

La disparition de Pierre POUTHIER touche tous les latinistes d'une manière particulièrement profonde.

Je voudrais ici lui rendre hommage au nom de la Société des Études Latines et de tous les latinistes, dont chacun avait pour lui une grande amitié. Il avait été

Président de notre Société et il n'avait cessé de la conseiller de la façon la plus sage, la plus utile et de l'aider de ses conseils.

Je voudrais évoquer simplement quelques aspects d'une vie qui se déroula sous le signe de la constance et de la fidélité.

Il faut rappeler en premier lieu ce que fut le Normalien et ensuite le Romain. C'est d'abord à la rue d'Ulm que notre ami fit connaître son aménité, sa courtoisie souriante et son sens des contacts humains. Il devait y revenir comme caïman et y montrer en 1968 sa rigueur d'enseignant, son goût de l'amitié et sa sensibilité humaine. Auparavant, il avait rencontré à la Sorbonne les maîtres qui restèrent les siens : Jean BAYET, qu'il retrouva à Rome, Pierre GRIMAL qui dirigea ses travaux. On pourrait dire que, dès le début, ce « littéraire » incarnait deux tendances : la rigueur de ses modèles, cicéroniens et archéologues ; la pratique d'une certaine humanité française et souriante qui, déjà, pouvait nous faire penser à Giraudoux. C'est ainsi qu'il prépara une thèse à la fois sociale, historique, idéologique, où se manifestait le goût des synthèses nuancées et précises, qu'il allait garder pendant toute sa carrière dans les responsabilités scientifiques qu'il exerça notamment au Comité consultatif où il siégea longtemps, qu'il présida de la manière la plus attentive et la plus humaine et où il témoigna de ce sens scrupuleux et fin des moindres détails que chacun admirait dans ses rapports. Je dois dire qu'il ne jouait pas les juges, qu'il préférait comprendre et conseiller plutôt que condamner et qu'il pratiquait à merveille « la critique des beautés ».

Ce souci de l'exactitude et cet art des nuances apparaissaient bien entendu chez le chercheur qu'il resta toujours avant tout. La minutie qui régnait dans toutes ses interventions en témoignait. Il voulait d'abord revenir (comme l'avaient fait les écrivains romains eux-mêmes), aux sources, à la religion et à l'expérience terrienne. Il mettait ainsi au service d'une œuvre d'humanité une compétence exceptionnelle et il connaissait les voies nombreuses qui lui permettaient d'atteindre ce but à la fois historique, moral et spirituel.

Il était en même temps un excellent enseignant. Il apparaissait à la fois comme un maître et un compagnon, dont la porte était toujours ouverte aux savants comme aux étudiants. Il savait éviter l'acrimonie, corriger les erreurs, éviter les ruptures, pour lui et entre les autres, protéger en même temps les institutions, percevoir et servir l'équité dans la loi et refuser, quand il s'agissait de réformer, l'esprit de vengeance, la tentation des conflits et le passage aux défauts contraires. Cela lui demandait beaucoup de modération mais il savait en donner l'exemple. Il comprenait qu'il faut toujours rester capable d'admirer et chercher, par la nuance, l'estime réciproque, la *fides* et l'harmonie. Sans mépriser les extrêmes, Stoïciens ou Épicuriens, il savait se tenir entre eux près de Platon et d'Aristote.

Dès lors, on comprend aisément pourquoi il a été un remarquable homme d'action, organisateur, administrateur, créateur. Son métier l'y autorisait mais surtout son aptitude au dévouement et à l'amitié.

Il dirigea très longtemps l'Université de Limoges, qui comprenait toutes les Facultés. Il montra ce qu'il était possible d'accomplir à un Président d'Université dans une grande ville de province. Il pouvait développer et coordonner toutes ses activités, qui lui donnaient dans la cité un grand rôle et de grandes responsabilités. Cela lui fournissait l'occasion de développer quelquefois une Thélème épicurienne où les charmes de l'hospitalité française étaient fort appréciés de ses invités.

Mais surtout, dans son activité d'animateur culturel, de défenseur du patrimoine et d'éducateur, il réalisait de manière remarquable l'idéal de l'universa-

lisme cicéronien. Il savait rassembler dans sa cité toutes les formes du savoir et il était ainsi conduit à intervenir sans cesse dans la vie de la collectivité. Il avait à régir ensemble toutes les disciplines universitaires, ce qui demandait à la fois beaucoup de science et de diplomatie. Il participait à la construction même de la ville dans ce qu'elle avait de plus moderne et il apparaissait comme un véritable bâtisseur. Je me rappelle que, lors d'une invitation qu'il me fit dans sa Faculté, il m'offrit une promenade en voiture dans toute la cité. Il me montrait ainsi son amitié et je m'aperçus que, presque partout, on trouvait des bâtiments universitaires qui étaient tout neufs et dont il avait dirigé ou suscité l'édification. Il se trouvait ainsi associé de la façon la plus directe et la plus profonde à l'activité municipale. Sans doute n'aurait-il pas trouvé ailleurs des conditions si favorables, mais il faut dire aussi qu'il se montra particulièrement capable d'en tirer parti. Il marquait ainsi la ville de son humanité tout en garantissant envers le passé une fidélité créatrice qui répondait à la tradition de la culture humaniste.

Cela demandait à la fois beaucoup de compétence et de prudence. On s'en est aperçu aussi lorsqu'il s'est agi de défendre le latin et les lettres. C'est là un problème qui se pose bien souvent en notre temps pour les responsables universitaires. Pierre POUTHIER sut y prendre ses responsabilités puisqu'il devint, après Jacques BOMPAIRE, Président de l'Association Guillaume Budé. Il lui fallait respecter doublement les exigences de la *prudentia* qui est, comme chacun sait, la vertu de l'action.

Devant les difficultés qui se présentèrent au moment où il prenait ses fonctions, il devait affirmer le vrai libéralisme, qui est constance et fidélité. Il sut y parvenir par la compétence associée à la transparence et à l'amitié. Il assura l'unité entre latinistes, hellénistes, francisants et aussi experts, juristes et techniciens, ainsi que dans le public cultivé qui nous demande beaucoup et qui doit nous accompagner. Dans l'amitié de tous, dans la clarté et grâce à un grand dévouement, l'unité de nos études se trouvait préservée comme leur avenir.

Tout cela exigeait beaucoup de courage et de ferme sérénité. On s'apercevait, dans les réunions du Bureau de l'Association, que cette manière constante d'écouter et de méditer dans l'aménité souriante (jamais, jamais de colère ou de mépris) dissimulait parfois une lassitude toujours dominée. La dernière thèse à laquelle il devait participer avait failli être remise.

Nous ne l'avons pas revu. Notre sympathie attristée, ainsi que notre respectueuse compassion, vont vers Madame POUTHIER et vers sa famille. Une grande vie s'est achevée. Elle avait été faite de fidélité, de générosité, d'authentique création. Ni nous ni ceux qui viennent à notre suite ne devons l'oublier.

Alain MICHEL.